



Irma Kalt

À la ligne

Exposition
dans le cadre du
RDV Décalé

Du 30.10
au 23.11.25

Erac
des Pays
de la
Loire



Espace la
Morvandière
Thouaré-
sur-Loire



Irma Kalt À la ligne

Une exposition en partenariat avec le Frac des Pays de la Loire qui se déroule du 30 octobre au 23 novembre 2025 à l'occasion du RDV décalé, un événement des médiathèques de Thouaré-sur-Loire, Mauves-sur-Loire et Sainte-Luce-sur-Loire ayant pour thème : Les Années Folles.

En parallèle de son exposition, Irma Kalt intervient - dans le cadre d'un PEAC (Parcours d'Éducation Artistique et Culturelle) - auprès de 4 classes des écoles de Thouaré-sur-Loire pour un atelier de pratique artistique. Les élèves viennent également en visite au Musée d'Arts de Nantes pour une découverte de l'art mais aussi d'une œuvre d'Irma Kalt actuellement exposée dans l'espace du Cube *Suite au soleil # 1* (Collection Frac des Pays de la Loire).

→ Événement

Samedi 22 novembre 2025 à 12h
dans le hall de la médiathèque

Rencontre avec l'artiste Irma Kalt et présentation de son exposition *À la ligne* dans l'Espace la Morvandièrē à Thouaré-sur-Loire

→ L'artiste

Diplômée de l'École des Beaux arts de Nantes en 2012, Irma Kalt poursuit sa recherche artistique au sein de divers collectifs comme *Second Kiss Company* (Nantes, Paris, Pékin) et *Silence Forêt* (Nantes, Berlin, Pékin). À l'occasion de différentes résidences, un réseau d'affinités de recherches artistiques s'est tissé à travers l'Asie et l'Europe : 798 centres d'art à Pékin en Chine, Art in Nature à Busan en Corée du Sud, Atelier Nimmanhaemin à Chiangmai en Thaïlande, Treptow Atelier à Berlin en Allemagne.

En parallèle de son travail artistique elle a le plaisir d'intervenir régulièrement dans des écoles avec le soutien du Frac des Pays de la Loire, ainsi que dans des écoles d'art (Nantes, Metz, Nancy, Mulhouse, Quimper, Pékin).

→ Entretien avec Irma Kalt

réalisé par Chloé Godefroy, attachée au service des publics du Frac des Pays de la Loire.

CG : Exposer des œuvres en dehors de l'atelier implique une métamorphose à laquelle tu sembles particulièrement attentive. Comment as-tu appréhendé cette intervention au sein de la galerie-vitrine de l'Espace de la Morvandièrē ?

IK : C'est un espace singulier qui m'a tout de suite rappelé les vitrines de magasins dont les agencements séduisants attisent le désir de possession. Il a donc fallu me détacher de cette logique d'attractivité visuelle, d'autant plus que la vitrine instaure d'emblée une mise à distance, à la fois physique et symbolique. J'ai d'abord envisagé d'y présenter des œuvres déjà existantes, mais très vite cela s'est révélé inadapté : elles étaient nées dans un tout autre contexte, avec d'autres résonances. J'ai alors choisi de créer de nouvelles pièces, pensées à l'échelle du lieu, assez confiné, et du corps afin de réintroduire une proximité avec le public. D'où la nécessité de concevoir une scénographie adaptée, en pensant le format, le rythme, la narration en dialogue avec l'architecture du lieu. Chaque élément a été imaginé pour habiter cet espace défini, en assumant pleinement ses contraintes et ses potentialités. Le véritable point de départ de cette exposition, c'est la surface vitrée elle-même : à la fois frontière et interface, barrière et seuil.

CG : C'est donc cette première limite visuelle qui t'a donné l'envie de renouer avec l'un de tes médiums de prédilection : le papier peint. Peux-tu nous parler de celui que tu as créé spécifiquement pour cet espace ?

IK : Le papier peint est pour moi un moyen d'entrer en relation avec l'espace, de le comprendre, de le saisir, de me l'approprier. Je débute toujours par une version dessinée et une maquette : ces essais sont essentiels pour pouvoir me projeter, éprouver les formes en amont. Pour cette exposition, je reviens à un motif récurrent dans mon travail : un triangle très étiré. *Vulnerant omnes ultima necat*, un titre en latin qui se traduit par : « Toutes blessent, la dernière tue », a été conçu spécialement pour l'occasion. À rebours de l'usage traditionnel, les lés ne recouvrent pas entièrement les murs, ni les vitres. La plupart de mes papiers peints laissent d'ailleurs une part du support visible, comme un espace de respiration, une zone de silence. Ici, il s'agit d'un papier peint modulaire fondé sur la répétition d'une même forme, déclinée d'un noir profond à un gris presque blanc. Peint à l'aérosol noir, le motif se déploie de manière ordonnée. Mais ma main, en déposant la matière, introduit une légère vibration, un brouillage subtil au cœur de l'installation : entre la base sombre et la pointe éclaircie émerge une zone d'incertitude,

Le Frac des Pays de la Loire est co-financé par l'État et la Région des Pays de la Loire, et bénéficie du soutien du Département de Loire-Atlantique.

visuel : *À la ligne*, 2025
© Irma Kalt

Espace la Morvandièrē
23 rue de Mauves
44470 Thouaré-sur-Loire

02 51 85 90 60
mediatheque@mairie-thouare.fr

Frac des Pays de la Loire
Fonds régional d'art contemporain

T. 02 28 01 50 00
contact@fracpdl.com
Toute la programmation sur
www.fracdespaysdelaloire.com



RÉGION
PAYS
DE
LA
LOIRE

PLATEFORM

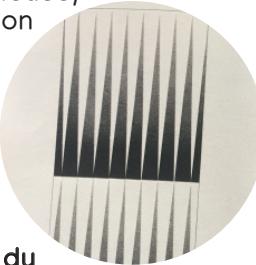


3MÉDIA-
THÈQUES
SUR LOIRE

FRAC

une silhouette mouvante, presque fantomatique. Cette répétition crée un rythme, une alternance de pleins et de vides comme une pulsation graphique. Aux deux extrémités, les mêmes éléments se répondent, accentuant l'idée d'un mouvement circulaire. En variant la disposition des lés de papier peint — en haut, en bas, sur le mur du fond, sur la vitre — l'espace s'amplifie, se fragmente, se recompose en plusieurs compartiments. Une ligne horizontale vient découper l'ensemble, sauf en son centre où une large ouverture carrée laisse apparaître un œuvre en suspension. Il y a dans cette forme une tension, presque une agressivité, renforcée par le titre : ces triangles effilés évoquent aussi bien les cils d'un œil qui s'ouvre et se ferme que les dents aiguises d'une mâchoire.

Le triangle, c'est aussi la flèche : il guide, oriente, désigne. Ce répertoire de formes répétées s'apparente à une écriture silencieuse, qui rappelle que tout langage, à son origine, naît d'un trait.



CG : Dans cette exposition, tu présentes certains livres pour la première fois. Comment le travail du mot, du signe et de l'édition s'articulent-ils selon toi ? D'où vient cette attention particulière portée à la ligne — qui donne, d'ailleurs, son titre à l'exposition ?

IK : Le livre-objet occupe une place particulière dans ma pratique, liée à une réflexion ancienne sur le format et la lecture. Enfant, je voulais tout saisir d'un seul regard : voir les livres à plat, les déplier entièrement. Tourner les pages me frustrait. Je les détachais parfois pour tenter d'atteindre une vision d'ensemble. Cette tension entre le volume du livre et le désir de surface m'habite encore aujourd'hui. L'édition *Point la ligne* était déjà en gestation avant l'exposition, il s'est imposé naturellement comme une matrice. La ligne y devient à la fois motif et structure, forme et principe d'organisation. Dans ce livre, chaque page laisse volontairement dépasser 5 millimètres, créant un effet d'escalier. La même phrase se répète, toujours au même endroit, apparaissant simultanément à l'intérieur et à l'extérieur. Ce jeu de calage et de décalage rend perceptible l'espace blanc, le silence qui relie les mots. Travailler à plat, ici encore, c'est chercher à tout contenir dans un seul regard, en abolissant l'action de feuilleter pour favoriser une perception immédiate.

Ce rapport à la ligne, qu'elle soit de texte, de dessin ou de pli, résume sans doute ma démarche : une tentative de lier le geste et la pensée, le mouvement et l'ordre, dans un même espace. La présence de l'édition dans cette exposition m'a semblé d'autant plus juste que le projet se situe dans une médiathèque. J'ai toujours eu un rapport particulier aux mots même si ce n'est pas ce qu'on perçoit en premier dans mon travail. J'aime les mots qui se plient aux règles mais aussi ceux qui résistent. C'est ce qui m'attire dans les palindromes. J'y avais d'ailleurs déjà eu recours pour le titre de mon exposition avec le Frac, *Rions noir*, à la Médiathèque de Derval en 2021. Ici, je reprends un palindrome célèbre

— cité dans un roman d'Alain Damasio mais sans auteur.e clairement identifié.e — pour sa beauté ambivalente : « Engage le jeu que je le gagne ». Ce second livre, en leporello, fait dialoguer la lecture en accordéon et la géométrie de la typographie, que j'ai créée à partir d'un adhésif à motif de quadrillage. Le format se lit dans les deux sens, sans hiérarchie : comme le palindrome, il échappe à la linéarité. La vitre ajoute une contrainte physique et déstabilise la lecture. Il faut s'approcher, se déplacer, le corps entre en jeu.

CG : Ces éditions reposent sur des planches de bois teintées par différentes encres d'impression. Si la couleur demeure rare dans ton travail, elle se manifeste toutefois à plusieurs reprises au sein de cette exposition. Comment l'intègres-tu à tes œuvres ?

IK : Une tonalité de noir et de gris imprègne l'exposition — à travers le papier peint, les rideaux ou encore les qants peints à l'aérosol noir. J'ai un rapport ambivalent à la couleur, teinté d'une certaine méfiance envers ce qui pourrait devenir trop beau, trop plaisant à l'œil. J'ai d'ailleurs réalisé une série dans laquelle j'utilisais des couleurs vives que je recouvais ensuite de noir. Cette idée de présence « salie » m'intéresse, comme si la couleur devait passer par une sorte d'épreuve pour exister. Pour éviter que celle-ci ne se réduise à une logique de séduction, j'ai souvent recours à des protocoles. Il m'arrive, par exemple, de déterminer la composition chromatique d'une pièce en lançant les dés. Ce hasard contrôlé introduit une part d'imprévu dans un processus de création par ailleurs très construit. C'est une façon de maîtriser sans dominer, de laisser une marge à l'accident et de composer avec cette peur du trop beau. Cela fait écho à la démarche de Daniel Buren, qui expliquait : « J'ai eu toute une série de stratagèmes pour éviter d'utiliser la couleur dans un sens de goût ou de manière personnelle. On connaît beaucoup de moyens dans le domaine artistique, surtout au XX^e siècle, on peut choisir ses couleurs avec des dés par exemple.¹ »

Évidemment, la couleur est au cœur des recherches de nombreux artistes, bien au delà de considérations esthétiques. Pour ma part, j'aime voir la manière dont la couleur interagit avec ce qui m'intéresse avant tout : la forme. Un exemple concret dans cette exposition se trouve dans les pièces *Un, deux, trois, un*, composées de bandes de bois horizontales et teintées, sur lesquelles j'ai gravé des suites de cercles en alternance de positif et de négatif. Le cercle, lui aussi, appartient à ces formes dites «simples» mais possède une charge symbolique et perceptive qui, pour moi, est essentielle.

CG : Certaines formes reviennent de manière récurrente dans ton travail. Le thème du RDV décalé cette année, *Les Années folles*, fait écho à une période où l'art, la mode et le design explorent justement de nouveaux rapports à la géométrie, à la ligne et à l'ornement. Quel lien fais-tu entre tes recherches formelles et cette période ?

¹ Daniel Buren, « La couleur est la seule chose qui soit intrinsèquement impossible à décrire, c'est de la pensée pure », dans *Les Masterclasses*, France Culture, émission du 26 juillet 2017.

IK : Dans cette exposition, le cercle apparaît sous différentes formes, notamment en clin d'œil à Charlotte Perriand et à son collier iconique. J'ai beaucoup d'admiration pour cette créatrice qui, dès les années 1920, conçoit un design à la fois fonctionnel et épuré, nourri par le modernisme et l'usage de matériaux industriels. Le collier qu'elle s'était réalisé pour elle-même était composé de seize billes de cuivre chromé. Elle l'appelait « mon roulement à billes », il était à la fois symbole et provocation, manifeste de son appartenance à l'ère mécanique du XX^e siècle. Une pièce radicale et élégante. J'ai conservé ce nombre dans ma propre version en bois peint : c'est une manière directe de lui rendre hommage, mais aussi d'évoquer une époque marquée par l'essor industriel et l'introduction des machines. Ce collier, par son esthétique mécanique, incarne parfaitement ce moment de bascule où l'objet devient à la fois sculpture et signe.

Ces sphères ont plusieurs lectures possibles. Elles ont une dimension très graphique, presque comme des ponctuations dans l'espace. Cette idée réveille un souvenir d'enfance : les sculptures géométriques de Guy de Rougemont que j'apercevais, par la vitre de la voiture, le long de l'autoroute A4. Elles donnaient au trajet une matérialité, comme une progression tangible dans le paysage. Cela m'évoque aussi naturellement la question de la ligne, du fil – celui qui relie les perles, celui qu'on suit pour ne pas se perdre.

Les gants présents dans l'exposition renvoient, eux aussi, à cette époque. Ils évoquent le vêtement, bien sûr, mais aussi toute une transformation du corps féminin dans les années 1920 : le corset disparaît, les jambes se dévoilent, les cheveux se coupent courts. Il y a toute une fluidité nouvelle dans les lignes du vêtement. Les gants étaient alors des accessoires du quotidien, marqueurs d'une certaine élégance mais aussi symboles de pudeur et de transformation.



CG : L'ensemble de ta pratique mobilise une grande variété de médiums : peinture, gravure, textile... Le geste y tient une place importante. Comment se manifeste pour toi le processus de transformation de la matière et le travail en atelier ?

IK : Les gants évoquent bien sûr la main et, par extension, l'acte de faire. Ils donnent aussi une échelle, une mesure du corps et instaurent une forme de présence-absence. Dans une exposition, les œuvres sont extraites de l'atelier pour être mises en scène. Dans ce nouveau contexte, certaines semblent en attente d'activation. Les gants incarnent bien ce contraste entre action et immobilité. Pour cette exposition, j'ai réalisé une autre pièce en textile : *Des détours au retour*, installée au centre de la vitrine. Il s'agit de deux grands carrés de tissu qui reprennent les motifs du papier peint. J'ai joué avec les fronces, à la fois pour introduire du volume et pour suggérer une dimension théâtrale. Ce rideau oscille entre

l'intimité d'une chambre et l'atmosphère de coulisses, cet espace de transition où l'on se change entre deux apparitions.

Plus largement, mon rapport à l'atelier est profondément lié au processus, à l'expérimentation et à la valeur des matériaux, même quand ils sont des « chutes » ou des fragments. Je conserve souvent ces morceaux, ces restes issus de mes précédentes créations, dans des boîtes. Ils sont comme des archives, des traces concrètes de mon travail, et c'est justement cette contrainte (comme leur format, leur caractère imparfait) qui m'inspire. Parfois, ce sont des essais ratés, des surfaces que je pensais vouées au rebut, que je retravaille, recouvre, mélange, pour leur donner une nouvelle vie. C'est dans ces imperfections, ces macules, que je trouve une forme d'authenticité. L'atelier, pour moi, est moins un lieu de production qu'un espace d'écoute – un lieu où la matière, parfois, dicte sa propre logique.

CG : Tes œuvres se situent dans un espace intermédiaire, ni tout à fait surface, ni tout à fait volume. Comment envisages-tu cette frontière entre plan et espace ?

IK : Une grande partie de mon travail se concentre sur le pli. Le pli comme mouvement, comme passage, comme tension entre deux états. Pour cette exposition, pourtant, j'ai choisi de conserver les différents motifs à plat, à l'exception des rideaux au centre de l'installation. J'ai opté pour des formes et des compositions qui, même immobiles, contiennent une énergie interne, un élan. L'œuvre *Suite au soleil*, qui est actuellement visible au Musée d'arts de Nantes, fonctionne également ainsi : elle reste contenue malgré une suggestion de mouvement, de direction. Dans l'exposition, ce sont des formes simples – triangle, cercle, quadrillage – qui évoquent quelque chose de structurant, comme les lignes d'un cahier d'école.

Je travaille le volume sans forcément passer par la sculpture, je cherche plutôt à l'introduire à travers la surface, par exemple en jouant sur les plis, les froissés. Un simple déplacement peut transformer une pièce, et c'est ce que je trouve merveilleux : un même geste répété ne produit jamais tout à fait la même chose. C'est un principe que je voulais transmettre lors des temps de pratique menés avec les élèves des écoles de Thouaré-sur-Loire. À cette occasion, ils et elles travaillent avec les mêmes matériaux que moi (peinture en aérosol et tissu) pour expérimenter ce rapport à la transformation. La réalisation finale est un foulard, que chacun·e portera et nouera différemment chaque jour, créant à chaque fois une nouvelle configuration de motifs et de plissés. C'est une manière simple de faire naître le volume à partir d'une surface plane, de révéler qu'entre le geste et la forme, il existe toujours un espace de mouvement.